

"Je passé des années merveilleuses avec ma grand-mère"

Autor(en): **Dicker, Joël / Tschumi, Marie**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Génération plus : bien vivre son âge**

Band (Jahr): - **(2015)**

Heft 72

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-831148>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



« J'ai passé des années merveilleuses avec ma grand-mère »

Avec *Le livre des Baltimore*, Joël Dicker publie son troisième roman. Rencontre avec ce jeune écrivain à succès, heureux et passionné.

Le voilà, enfin! Le dernier roman tant attendu de Joël Dicker *Le livre des Baltimore* vient de sortir. Trois ans après le succès explosif de *La vérité sur l'affaire Harry Quebert*, le jeune auteur suisse (30 ans) nous emmène à nouveau en Amérique. Mais cette fois-ci, le lecteur part à la découverte de la famille de Marcus Goldman (*lire encadré*).

Joël Dicker nous a donné rendez-vous dans une petite épicerie à Genève. Malgré un succès mondial et une notoriété qui n'est plus à prouver, l'écrivain genevois est resté simple, accessible et décontracté. Il nous parle de l'importance de sa famille, du rapport privilégié qu'il entretenait avec sa grand-mère et du regard qu'il porte sur lui-même.

Quel avis portez-vous sur votre dernier livre par rapport au précédent?

J'espère qu'il est meilleur que le précédent et moins bon que le prochain. C'est un peu le but. J'espère aussi qu'il est plus mature, trois années ont passé... Et j'ai l'impression que cette fois-ci, c'est plus un «vrai roman». Il n'y a pas le jeu de piste, le côté polar. Je n'avais pas envie de faire un «bis repetita», servir la même soupe, tout en sachant que c'était ce que les gens voulaient.

A nouveau, l'histoire se passe en Amérique. Vous aimez quand même la Suisse?

Evidemment, pourquoi je ne l'aimerais pas? J'adore la Suisse! Je voulais

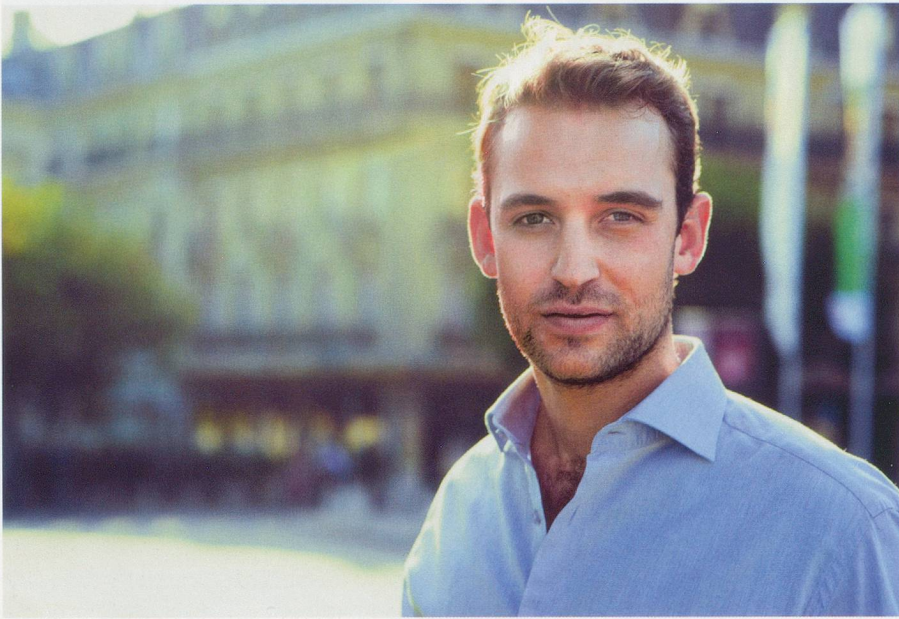
écrire au «je», mais en gardant une certaine distance. J'ai choisi aussi les USA parce que c'est un endroit que je connais bien. Je pouvais rendre l'histoire plus authentique par mon vécu et en même temps rester dans la fiction.

Entre Marcus, le narrateur, et vous-même, des similitudes?

Oui, mais pas plus que chez les autres. Je suis dans tous les personnages. En fait, qu'il soit homme, femme, vieux, jeune, chacun est une partie de moi, j'ai la même affinité avec tous. C'est comme les copains. Si les liens ne sont pas assez forts, ils s'en vont. Je ne peux pas attendre de mes lecteurs qu'ils s'attachent à des personnages pour lesquels je n'ai pas d'affection.

Votre deuxième livre était destiné «à mes parents».

Ils ont toujours été très soutenant avec moi, très encourageants, >>>



Joël Dicker, 30 ans, confirme son talent avec *Le Livre des Baltimore*, son 3^e roman.

ils ne m'ont jamais dit «écrire c'est bien joli, mais va te trouver un travail». Ils ont été un très bon modèle. J'ai beaucoup de chance d'avoir des parents comme ça. Je ne pense pas que j'aurais fait tout ça sans eux et sans mes trois frères et sœurs. Je pense que ça a forcément un lien quand on grandit dans une famille où on se sent bien, où l'on est épanoui et heureux. C'est une grande chance.

Vous aviez un rapport privilégié avec votre grand-mère, vous écriviez chez elle ?

C'est vrai, mais celui-là pas (ndlr *Le livre des Baltimore*), car j'étais en tournée pendant trois ans. Mais tous les précédents, les six, je les ai tous écrits chez elle. Elle avait un appartement dans lequel elle vivait seule et avait de la place. J'avais besoin d'aller ailleurs pour écrire. Ma grand-mère m'a accueilli, très gentiment, et j'ai passé des années merveilleuses avec elle, c'était vraiment génial.

Votre arrière grand-père (NDLR Jacques Dicker, Juif russe réfugié en Suisse et défenseur de Léon Nicole), est-il un modèle pour vous ?

Je ne l'ai pas connu. Je ne pense pas qu'on puisse prendre pour modèle quelqu'un que l'on n'a pas connu. Un modèle c'est quelqu'un qu'on voit vivre, qu'on admire dans le quotidien, qui nous inspire. En revanche, il s'est beaucoup

battu pour ses idées, il a fui son pays, s'est intégré en Suisse. C'est quelque chose que je n'oublie pas. Il ne se battait pas pour sa condition à lui, mais pour les autres, ce qui est en fait quelque chose de très intéressant. Il trouvait que le système était beaucoup trop injuste, les gens qui ont tout, et les pauvres qu'on écrase, ce n'est pas viable.

Justement, quel est votre rapport à la richesse ?

On se rend compte finalement que ce qui compte ce sont les choses très terre à terre: aimer, être aimé, avoir des gens autour de soi, faire le bien.

L'argent ne vous importe pas. Mais la gloire, être une star ?

Je ne suis pas une star! Je ne peux pas vous répondre, je ne me vois pas comme ça, je ne me sens pas comme ça...

Donc rien n'a changé ?

Oui, mais c'est tellement éphémère. Je ne sais pas si j'ai peur que ça retombe, mais j'ai conscience qu'on vit dans un monde où tout va très vite. Je me dis juste que j'ai eu beaucoup de chance.

Vous n'êtes pas fier d'être devenu le célèbre Joël Dicker ?

Etre fier, l'ego... C'est vraiment mal me connaître. J'ai galéré longtemps, des romans mort-nés ou jamais édités. D'avoir sorti un livre qui est lu, je suis

hyperheureux, parce que c'est ma passion, j'ai travaillé très dur et pour ça, c'est vraiment chouette. Mais ça s'arrête là.

Vous vous aimez ?

Je n'ai pas de problèmes avec moi, je ne crois pas que je m'aime particulièrement, je ne suis pas amoureux de moi-même, je ne me hais pas non plus, je pense que j'ai un bon équilibre entre me supporter et essayer de devenir quelqu'un de meilleur tous les jours.

On se «bonifie» avec l'âge ?

Je ne sais pas ce que ça veut dire se bonifier. On est plus expérimenté, ce qui fait que les décisions qu'on prend sont plus justes. C'est Oscar Wilde qui disait «l'expérience, c'est le nom que chacun donne à ses erreurs». Voilà, plus on vieillit, plus on grandit, plus on commet d'erreurs, plus on apprend... Du moins en principe!

Un écrivain âgé est-il meilleur qu'un jeune écrivain ?

Pas forcément, en même temps j'espère qu'en vieillissant je vais être meilleur. Mais ce qui est important, j'ai l'impression, c'est que l'expérience, la maturité, l'âge, etc. n'aient pas une influence sur le côté plaisant et jubilatoire de l'écriture.

PROPOS RECUEILLIS PAR
MARIE TSCHUMI

UNE CONFIRMATION

Marcus, issu de la classe moyenne des Goldman-de-Montclair, nous raconte l'histoire des Goldman-de-Baltimore, une autre tranche de sa famille, à laquelle il vouait, enfant, une admiration sans précédent. En plongeant dans ses souvenirs, il nous révèle le destin de ces gens aisés de l'Amérique huppée dont la vie va petit à petit s'effriter et basculer. Même si le genre «thriller» a, cette fois-ci, été mis de côté, l'intrigue, faite d'aller-retour, est intelligemment menée. Et le suspense est bien présent, même haletant. Jusqu'à la fin, jusqu'au jour du fameux drame, le lecteur retient son souffle. Une réussite!

Le livre des Baltimore,
Editions de Fallois

